

Jonathan Mallinson, « Re-présentant les *Lettres d'une Péruvienne* en 1752 : illustration et illusion », *Eighteenth-Century Fiction*, 15, 2, Janvier 2003.

C'est ce drame de l'identité qu'explore le roman de Graffigny, et c'est cet équilibre que les deux suites ignorent ou simplifient, quand elles transforment, trop facilement, Zilia en héroïne traditionnelle, que ce soit en jeune Française, convertie tout à fait à la culture de Déterville, ou en amante péruvienne, qui donne à la fidélité d'Aza sa digne récompense. À un certain niveau, ces deux gravures se complètent. Chacune suggère ce fragile équilibre entre deux cultures. Dans chacune, deux soleils sont juxtaposés: le soleil français, qui brille par les fenêtres, et le soleil métaphorique, péruvien, qui répand sa propre lumière, que ce soit sur le costume de Zilia ou dans le coffre qu'elle examine. Mais à un autre niveau, les gravures s'invertissent. Dans la première, l'héroïne découvre la France, elle semble même se découvrir, et avec joie, en tant que Française. À la différence de la célèbre scène de la lettre 10, scène dépeinte plus tard dans la suite de Mme Morel de Vindé, où Zilia se voit pour la première fois dans un miroir, mais sans comprendre que c'est elle qu'elle contemple, ici l'héroïne fait preuve d'une compréhension plus mûre. Ce n'est pas l'Inca naïve et docile qui est représentée; au contraire, Zilia se reconnaît dans ses nouveaux habits, elle accepte ce qu'elle est, elle s'en réjouit - « Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ». Inversement, dans la deuxième gravure, la même joie accompagne sa redécouverte d'une autre identité, de son identité inca. Nous ne voyons pas son visage, mais nous voyons sa fascination. Si dans le texte, elle s'avoue avoir « oublié jusqu'à la présence de Céline », il en est de même dans la gravure; le dos en partie tourné au spectateur, elle est tout à fait absorbée par les trésors péruviens qu'elle redécouvre. La culture dominante dans une gravure devient la culture secondaire dans l'autre. Dans la première, Zilia la Péruvienne découvre un présent français, dans la seconde, Zilia la Française renoue avec son passé péruvien; si elle regarde son image française dans la première gravure, elle regarde le Soleil tout aussi attentivement dans la deuxième. Prises

ensemble, ces deux illustrations créent un équilibre qui reflète l'équilibre délicat à l'intérieur de chacune.

Mais d'autres caractéristiques encore relient ces deux scènes. On voit dans l'une comme dans l'autre un personnage quasiment ensorcelé. Le texte décrit Déterville tout à fait ébloui par le spectacle de Zilia, habillée à la française, au point qu'il oublie où il est:

il s'arrêta à l'entrée de la porte et nous regarda longtemps sans parler: sa rêverie était si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la China, et se remit à sa place sans s'en apercevoir; les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse. (lettre 12)